Ce ruban

Par Joanne Rochette

« Station Berri-UQAM », annonce la voix du métro de Montréal pendant que la rame décélère, puis s'arrête. Huit heures vingt-sept. Les portes s'ouvrent et le train déverse les corps. Une foule de corps, tendus vers leur journée à parcourir. Quelques esprits suivent, certains devancent, d'autres demeurent absents. J'aligne dans la brume de mes pensées les tâches à ne pas oublier au retour à la maison. Je marche rapidement, monte les escaliers à pied, question de faire de l'exercice et réveiller mon cerveau, j'accélère une fois rendue à l'extérieur, saisie par le froid de février. Deux coins de rue et voilà, je m'engouffre dans un bâtiment, gravis encore trois escaliers, franchis un corridor, salue les collègues, entre dans mon bureau.

À la fin de l'après-midi, lorsque je redescends, mon esprit retrouve ses préoccupations du début de journée : deux textes à lire pour demain, des factures à régler en soirée, du lavage à poursuivre, explorer le site recommandé par ma mère pour le soin des plantes, préparer mon lunch, écrire à mon amie concernant notre souper de la fin de semaine prochaine, prendre rendez-vous chez la dentiste, répéter l'exercice pour renforcer dos. Mais tout cela, uniquement quand les enfants seront couchés. D'abord, après le trajet en autobus, passer à la garderie, revenir à la maison, cuisiner le repas, manger, jouer un peu avec Louis et Marie, donner les bains, lire une histoire, chanter une chanson, espérer qu'ils s'endorment vite; car je suis très fatiguée. Ma journée me semble interminable.

À la garderie, je jongle entre ma fille qui a connu un après-midi difficile, les explications de l'éducatrice, mon fils qui ne veut pas quitter son jeu et venir s'habiller, mon manteau trop chaud, les bottes des enfants trop usées, à changer absolument la fin de semaine prochaine, ma faim, leur fatigue, la bonne humeur à maintenir, l'impatience de tous. Dès que nous sortons, enfin, dans le vent froid et le ciel mauve de fin de journée, je respire. Nous respirons. Vingt minutes de marche devant nous. Mon fils fait rire sa sœur, elle lui rétorque une drôlerie et me fait rire à mon tour.

Une chicane d'enfants avant le souper, mes légumes trop cuits, un message impatient du propriétaire viennent à bout de mon calme et la frustration me gagne pour de bon lorsque le moment du repas, plutôt qu'une oasis de paix et d'amour filial, se transforme en lutte entre trois caractères entêtés qui refusent de lâcher prise. C'est droit au sol que je me précipite ensuite, dans le salon, près des jouets des petits qui me rejoignent aussitôt. Je n'ai plus d'énergie pour répondre à leurs demandes, je me sens épuisée, je voudrais juste du silence. J'appuie mon dos au mur, entoure mes genoux de mes bras, Marie et Louis se jettent sans tarder sur le bac de blocs Lego.

Assis sur le plancher de bois tout comme moi, heureux de pouvoir répandre les pièces partout, soudain happés, ils s'élancent dans une histoire fabuleuse de forteresse à construire et de villages à développer. Ils travaillent vite, emportés, élèvent leurs bâtiments, se donnent des idées, composent leur récit, se passent les blocs, changent de stratégie, collaborent, ils m'oublient, personne ne voit le temps filer. L'heure du bain arrive. Je ne veux pas regarder l'heure.

Silencieuse, je me repose, je refais mes forces, on ne me demande rien. Paix, jouissance. Je me délecte. Je me livre à cette activité que j'adore : m'abandonner à la contemplation. Fascinée, j'observe, de mes yeux, mon ouïe, mon épiderme, mon âme, leurs petites mains efficaces, leurs raisonnements rapides, le ton de leur voix qui me raconte un bien-être et une allégresse.

Mon cœur s'emplit. C'est chaud et profond. Je plane. Ne rien briser de l'instant, à peine respirer pour éviter que la magie s'envole. Moment parfait. Moments parfaits. Leurs rires : la musique la plus exquise du monde à mes oreilles.

Qu'est-ce que cette harmonie? Une fusion, un équilibre, la beauté ? Corps contentés, esprits apaisés, tensions résolues, portes ouvertes aux fruits sucrés de la vie. Mais encore. Oui… encore se cache autre chose. Je m'interroge, remonte le filon en moi, saisis la vibration qui court entre eux, entre moi et chacun d'eux et tous les trois, qu'est-ce que ce ruban, un feu

roulant de tendresse voyageant de l'un à l'autre et l'autre encore, circulant avec souplesse? Il affirme la paix intérieure. La confiance. L'amour.

Mes enfants ne remarquent pas que je les observe. Ils sont si absorbés par leur jeu ! Plongés dans leur imaginaire, n'existent plus que les personnages auxquels ils donnent vie dans ce lieu tout juste créé. J'ai le bonheur de pouvoir les aimer dans l'absolu, immobile, les soucis mis à la porte, les fureurs de l'univers tenues loin, pour un moment. L'instant.

Peut-être, en réalité, qu'ils ressentent mon calme du plus profond de toutes leurs cellules. Et mon attention. Et mon silence. Peut-être perçoivent-ils bien plus qu'il n'y paraît comment je les observe à la dérobée, que je ne fais rien d'autre.

Je suis propulsée dans un souvenir.

Dans un ciel bleu parfait règne un soleil vif. Il inonde l'arrière de notre maison. Maman m'a envoyée jouer dehors, comme d'habitude. Je me tiens droite, plantée au centre de la cour qui donne sur des champs, des terrains vagues de l'est de la ville. Peu de beauté, mais des oiseaux qui chantent, et beaucoup d'espace. Partout, tout autour. La brise froide devient chaude par moment, comme de petits couloirs invisibles de douceur issus d'on ne sait où. Je me suis arrêtée de jouer parce qu'une force m'a immobilisée. Une joie, peut-être, ou bien est-ce une fébrilité ? Mon cœur d'enfant ne sait pas nommer ce qui irradie en lui, mais cela n'a tellement pas d'importance, il en est tout à la jouissance de l'événement, sans question. Je cherche aujourd'hui à désigner cette intensité tranquille qui m'habitait alors, j'avais l'épiderme, non, plutôt tous les sens ouverts à ce qui se déroulait à ce moment précis, comment dire, je dois souligner, ah oui voilà, que les vieilles neiges de mars m'entouraient, granuleuses, amincies et tassées. La brise, toujours froide sur mes joues révélait, je me rappelle maintenant, tout de même un fond de chaleur, n'était-ce pas ce fond qui rejoignait mes neurones les plus primitifs ? Qui éveillait l'excitation ultime du retour de la vie après les peurs inconscientes de la mort que porte l'hiver ?

Si j'essaie de me souvenir des autres choses autour, oui c'est vrai, la petite allée asphaltée du côté gauche de la cour, presque toute dégagée par la fonte lente des neiges séchait au soleil, oui ! Alors, poussa en moi une sauvage envie et je courus jusqu'à la porte :

— Maman ! Est-ce que je peux sortir mon tricycle ?
— Mais non, c'est trop tôt, répond ma mère sans lever les yeux de son ouvrage.
— Non ! Viens ! Viens voir ! Il fait beau, il fait chaud !!! C'est sec ! S'il te plaît, s'il te plaît !!!

Ma mère, toujours occupée par les charges sans cesse renouvelées de la maison, celles d'une famille de cinq personnes auxquelles s'ajoute la présence de deux pensionnaires, des étudiants qui vivaient chez nous, car mes parents louaient deux chambres de notre demeure pour arrondir les fins de mois, doit donc assurer les repas et l'entretien de tous. Alors, avec tant de tâches, elle n'aime pas être dérangée et me demande de me débrouiller seule.

Je m'ennuyais souvent cette année-là. Mon frère et ma sœur partaient pour l'école chaque matin et je mourrais d'envie de faire comme eux. Je les embêtais tous les soirs pendant qu'ils se penchaient sur leurs devoirs, je voulais fouiller dans leurs manuels et aussi, obtenir leur attention. Quand il avait fini, mon frère, l'aîné, pour me faire plaisir, ouvrait son livre de classe et me lisait les histoires qu'il contenait. Encore et encore et encore il reprenait les mêmes contes parce que je le redemandais. J'avais si hâte d'apprendre à lire. Mais le jour, tout se passait autrement, je devais « me débrouiller, m'organiser, inventer des choses », me répétait ma mère.

Celle-ci n'était pas facile à convaincre. Elle savait faire respecter ses principes. Elle me retourna dehors en poussant mon ballon vers moi. Mais quelques minutes plus tard, traînant au fond de la cour, je la vis sortir, avec son manteau… et le tricycle rouge au bout du bras. Surexcitée, je me suis précipitée sur elle, pour me lancer à l'assaut du petit chemin et pédaler férocement, multiplier les allers-retours jusqu'à m'en donner le tournis; mon bonheur éclatait dans tout mon corps.

Ma mère avait apporté une chaise et s'était assise sur le perron. Elle fermait les yeux et goûtait le soleil. Silencieuse, elle me laissait me défouler à fond. Un sourire spontané, naturel et

détendu emplissait son visage. Rien d'autre. Ma mère, là, avec moi. Mon père se trouve au travail, ma sœur et mon frère à l'école, les pensionnaires au collège. Et ce miracle, ma mère qui s'arrête un instant. Elle ne bouge pas, reste là, avec moi, savoure le soleil. Elle m'observe, se réjouit aussi. Aujourd'hui, je pense à ce printemps qui jaillit, à la neige qui fond, à l'air qui se réchauffe enfin, à la tranquillité autour, à mon immense plaisir de faire du « vélo », de me laisser éclabousser par la lumière.

Mais au fond, dès que je m'arrête un peu pour sonder ce qui m'habitait avec intensité, je trouve ma mère qui s'était déposée. Qui s'abandonne à l'instant elle aussi. Elle savoure le soleil. Elle ne dit mot. Dans le silence, sa présence ancrée rayonne. Je prends la mesure aujourd'hui de la force et de la plénitude de ce bout d'après-midi. Enfin ma mère. Son amour et, j'en suis persuadée, sans connaître l'objet de ses pensées ce jour-là, sa joie, égale à la mienne. La joie, ensemble. La vie suspendue, pourtant déployée comme jamais, dans toute sa beauté, grâce au ruban.

Difficile d'arracher Marie et Louis à leur « grand jeu », comme j'avais l'habitude d'appeler ces élans qui les prenaient régulièrement d'inventer à deux de longues aventures à partir d'à peine quelques prétextes, au milieu du salon, un drap, des coussins ou une boîte de carton énorme venue avec la livraison d'un appareil. La fatigue et l'impatience nous saisissant à nouveau ramenaient les plaintes et les mots moins jolis. Je tenais cependant à ne pas éliminer notre activité de routine d'avant le coucher, malgré l'heure avancée et la nécessité évidente, pour chacun de nous, de dormir.

Cette activité consistait, comme un rituel après le bain de ma fille et de mon fils, après avoir brossé les dents, mis le pyjama et rangé les jouets, à choisir ensemble l'histoire à lire. En réalité, j'endossais souvent le rôle d'arbitre entre les désirs de l'un et de l'autre, pour négocier avec les préférences du moment. Ensuite, je m'installais dans le divan. Marie grimpait sur l'une de mes cuisses, Louis prenait place sur l'autre cuisse. Je les sentais se détendre, se blottir et moi, dans le ravissement, je les entourais de mes bras pour rejoindre mes mains sur le livre choisi.

Alors, je leur faisais la lecture. Avec intonations, rythme, voix variées selon les personnages. Je prenais mon temps, pour qu'ils puissent se laisser emporter par l'histoire. J'éprouvais une félicité inouïe à leur transmettre ce qui me procurait un plaisir immense, unique et inaltérable. Depuis mon enfance, la lecture amenait le monde entier vers moi. Encore, toujours, adulte et parfois épuisée, lire signifie recevoir, tel un présent, les gens et les idées, les rites et les peurs, les enchantements et aussi toute l'étrangeté des vies particulières et multiples.

Louis et Marie connaissaient par cœur les histoires et protestaient avec force si j'optais pour des intonations différentes pour tel ou tel passage. Rigolade pour moi que de les faire réagir volontairement certains soirs. Par-dessus tout, ma joie venait de les sentir habités par un bien-être absolu. Je le ressentais, à travers leurs petits corps collés contre le mien. J'ai vécu ces moments comme une abondance totale. Précieuse. Et si puissante, que ces souvenirs possèdent dans ma mémoire une place d'exception, aux premières loges, devant de nombreux autres événements heureux.

Je suis persuadée que ma mère n'avait aucune idée de ce qu'elle m'offrait, ce jour de mars où elle a sorti mon tricycle rouge, ce jour de soleil plein et chaud où, surtout, elle s'est avancée hors de la maison et s'est arrêtée. Ce moment d'apaisement, pour elle, et de présence maternelle, pour moi, allait me marquer à jamais. Elle savait sans doute, cependant, car je crois bien que c'est elle qui me l'a appris, par son attitude devant la vie, que ce sont ces minutes, ces temps de ruban, qui nous donnent notre force, notre lumière.